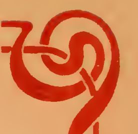

3 9153 01062550 9



IDÉAL SOCIALISTE

VERS DE CHANDAU

PRIX : UN FRANC



MAISON D'ÉDITIONS
EDMOND BIEFNOT
BOULEVARD JAMAR
BRUXELLES-MIDI

IDÉAL SOCIALISTE

VERS DE CHANDAU

PRIX : UN FRANC



MAISON D'ÉDITIONS
EDMOND BIEFNOT
BOULEVARD JAMAR
BRUXELLES-MIDI

UN MOT AU LECTEUR

J'écrivis ces vers sans guide et sans conseils. Je les confie à l'aile du destin. Moucheron de la fable, je n'ai rien à craindre, rien à demander. C'est avant tout un premier et tardif essai littéraire. Quel que soit le résultat de cette tentative, je n'en resterai pas moins l'humble et obscur tâcheron pas trop mécontent de son sort.

CHANDAU.

Le 17 Janvier 1913.

L'Idéal Socialiste

Ma Politique

Il arrive parfois que le nuage sombre
Voile, de son rideau, l'aube qui perce l'ombre
Mais, rayonnant, Phébus s'élève dans les cieux,
Consume ce tapis de ses feux radieux ;
De sa clarté puissante il inonde la terre
Et darde ses rayons jusque dans le suaire.
Fait parvenir sa flamme à l'infime animal
Dont le regard s'emplit de ce feu matinal.

Ainsi, la vérité pour un temps obscurcie,
Comme l'astre du ciel, reparaît plus jolie.
Et, de tous ses atours étalant les beautés,
Eblouit les regards chez les plus aveuglés.

Au creux de la ravine, il fallut bien longtemps
Pour que son feu frappât mes regards hésitants,
J'étais au paradis pour suivre le spectacle,
Et le feu de la rampe embrouillait tout l'oracle.
Sa flamme vacillante ondoyant sur l'acteur,
Me le montrait toujours sous un aspect flatteur.

Pourtant, sans passion, loin de la politique,
Je demandais, avide, au fait périodique
Le signe, le mot sûr qui dirigeât mes pas,
Craignant de m'égarer si je ne le trouvais pas.
J'avais l'ardent désir de suivre la bannière
Aux plis resplendissants de la blanche lumière.

Me tournant sur ma couche et me frappant le front,
Je disséquais toujours chaque affirmation :
Je voyais trois soleils (1). Pourtant, il est de règle
Qu'on n'en voit qu'un seul luire au grand séjour de l'aigle,
Et comme il n'en est qu'un rayonnant dans l'azur,
J'en déduisais aussi que dans le ciel impur
Du monde politique, obscurci de croyances,
Un seul devra briller, mais des pures nuances
Qu'autour de lui répand l'incontestable droit,
Fondé sur des raisons que tout le monde voit.

Il est clair que le pâtre, élevant une hutte,
Peut s'en dire le maître et que l'injuste lutte
Qui l'en expulserait, serait un crime affreux.
Que cet usurpateur se rendrait odieux,
Qu'il aurait fait un geste admis du vil pirate,
Que c'est un forfait dont l'injustice éclate.

Dans la lice où se joue. à coups de grands mots creux,
L'éternelle partie. aux scandaleux enjeux.
Je vois le pauvre pâtre en prise journalière
Pour reprendre ses biens. La bataille meurtrière
Qu'il soutient tous les jours devient et deviendra
De plus en plus ardente et bientôt il vaincra,

Car il est d'ordre saint, que celui qui travaille
Doit seul cueillir les fruits du tronc que sa main taille.
Que le sol jadis fut le domaine de tous
Sans poteau ni limite. et que tous ses fruits doux
Offraient leur chaire fine, émaillant la ramure,
A la première main qui cherchait sa pâture,
Pour attirer la branche il fallait travailler
Et l'affreux parasite aurait de faim crevé.

Il serait donc dans l'ordre, et nul en cette thèse
Ne pourrait découvrir une raison mauvaise.
Que celui qui produit devrait, seul, tempérer
L'ardeur que son travail à su faire vibrer
Et gérer tous les biens et l'immense richesse
Qu'il sut faire jaillir de l'ancienne détresse.
Il serait plus que temps qu'il usât de ses droits,
Car c'est bien à son tour de nous dicter des lois.

(1) Trois partis politiques.

Ma Religion

Depuis mes premiers ans je déchiffre et je pése,
Je furette partout, j'approfondis la thèse,
J'interroge et je cherche et de tout je m'instruis.
Et sur ce que je vois, toujours je réfléchis.
Philosophe et poète en son dogme, en sa strophe.
Païen, Juif et Chrétien, Athée et Théosophe,
Chacun m'a répondu dans ce qu'il écrivit.
Chez tous mon regard cherche et dans tous j'ai choisi.
Dans le plus belliqueux, dans le plus pacifique,
Je me suis pénétré du culte qu'il pratique ;
J'en déduis que celui qui claironne la paix,
Défend avec ardeur ses propres intérêts.

Hugo prêche l'amour mais vole à la frontière
Et braque le canon sur le Prussien son frère,
Le Juif cherche à frustrer tout ce qui n'est pas juif,
Mahomet belliqueux, toujours vaindicatif,
Commettrait les horreurs des grands fauves féroces
Et le chrétien dévot fait des choses atroces
N'écoutant pas du Christ le précepte sacré :
Lui seul, pourtant, prêche cette fraternité
Qui devrait tout remplir de sa clarté sublime ;
Seul vrai Socialiste à l'auguste maxime,
Seul modèle parfait d'apôtre convaincu.
Flambeau dans la tourmente et toujours aperçu
Quelle qu'en soit la forme ou l'insigne folie,
De la lutte et du sang, toujours sa théorie
Sortira rayonnante et toujours guidera
L'amoureux du devoir et de l'apostolat.

Il n'est, au fond du ciel, qu'un astre qui m'attire
Comme, en philosophie, un seul mot qui m'inspire.
La lune, en son éclat argente les objets,
Leur donne dans la nuit de fantasques reflets
Et, sur le grand écran toute seule elle brille :
Mais l'étoile clignotte et faiblement scintille,
Et son éclat n'est rien devant l'orbe brillant
Eclipsant la beauté de l'astre au second plan.

Ainsi, de leurs écrits et de tous leurs préceptes
Je ne retiens qu'un mot, enflammant des adeptes,
Brillant soleil du verbe, en sublimes paroles
Chanté sur tous les tons, vêtu de paraboles,
D'un tout puissant éclat éblouissant toujours,
Symbolisant le vrai jusque aux derniers jours ;
Tous les penseurs l'ont dit, le Christ l'a murmuré
En mourant sur la croix : « Amour ! Fraternité ! »

Mon Idéal

Je suis de tous pays, j'ignore les frontières,
Je ne suis le sujet que du devoir tracé
Par ma conscience pure et les raisons premières
Tenant un père aux siens d'âme et de cœur rivé.

Je respecte les lois et crains les magistrats,
Que ce soit en Belgique, en France, en Angleterre.
Si le bonheur des miens, ce que je ne crois pas,
Me réclamait ailleurs je n'hésiterais guère.

La terre est ma nourrice en d'autres cieux qu'ici.
Ma patrie est le monde et tout homme est mon frère.
Si pour gagner mon pain, je lutte sans merci
Je pourrai conserver une âme toujours fière.

Le palmier transplanté se nourrit de l'humus
Qu'on donne à sa racine et sa riche parure
N'en sera pas moins belle en pays inconnus ;
Toujours il gardera l'éclat de sa verdure.

Et l'homme languissait en pays étranger ?
La flamme de Phébus pourrait être moins pure ?
Ses feux moins bienfaisants, le ciel moins azuré ?
L'ami serait plus traître et la pierre plus dure ?

Le firmament plus bas et plus froids les hivers ?
Le fruit serait moins doux et l'aurore moins fraîche,
Les arbres moins touffus, les fleurs des monts moins verts,
L'eau moins raffraîchissante à sa gorge trop sèche ?

Mes Raisons

La terre est notre mère,
Le soleil notre père :
L'aurore éblouissant
Dore le jour naissant
    Pour tous les hommes.

Partout les fleurs bourgeonnent
Partout les arbres donnent
Leur ombrage au gazon,
Leurs fruits à la saison,
    Figues ou pommes.

Les oiseaux sur les branches,
Chantent fêtes dimanches.
La fleur s'épanouit,
Son parfum nous ravit
    Sans préférence.

Le cristal de la source
Caracole en sa course,
Dans les prés, les guérêts
Les champs et les forêts
    Sans redevance.

L'aurore en pleurs s'accroche
A la souche, à la roche,
A la hutte, au palais,
Aux brins des jardinets
    Par les nuits fraîches.

Le papillon volage
Sans souci du rivage,
Prodigue ses baisers
Aux lilas, aux rosiers,
    Aux fleurs de pêchers.

L'averse bienfaisante
Tombe, rafraîchissante,
Sur le parc luxueux,
Le jardin souffreteux
    Afin qu'ils boivent.

Les sillons, dans la plaine,
Ont toujours la main pleine
Lorsque vient la saison
De donner la moisson
    Comme ils le doivent.

Méprisant la frontière
Et sur la terre entière,
Phébus darde ses feux
Aux éclats radieux
    Et nous éclaire.

Hommes noirs, hommes jaunes,
Hommes blancs, bêtes, faunes,
Lorsque le jour paraît
Tout revit et renaît
    A sa lumière.

Sous les cieux des tropiques,
Dans les glaces arctiques,
L'homme trouve son pain
Et la bête un ravin
    Pour sa tanière.

L'oiseau trouve une branche
Et l'ours une avalanche
Pour dormir, s'y cacher,
L'esquimeau, le glacier,
    Pour son repaire.

La rapide hirondelle,
Se fiant à son aile,
Cherche dans le lointain
Un climat plus serein
    Pour sa couvée.

Et les fauves féroces
Se ménagent des fosses
Dans les brûlants déserts,
Dans les grands taillis verts,
    La nuit tombée.

Le fleuve, la rivière,
Les ruisseaux et l'ornière,
Tous coulant vers la mer
Portent au flot amer
    Leur coupe pleine.

Parcourant la prairie
En y semant la vie,
Sans souci du pays
Aux tracés circonscrits
    Parmi la plaine.

Et, lorsque l'âpre bise
La bienfaisante brise
Soufflent ou la rigueur
Ou la douce fraîcheur
    De leur haleine.

Il n'est point de limite
Et rien qui les invite
A suivre des tracés,
Faire des préférés,
    En cette aubaine.

Le ciel est au grand aigle
Comme au pierrot espiègle,
Aux insectes dorés,
Petits êtres ailés,
    Et l'éthérée

Voûte appartient à l'aile
Qui se soutient en elle ;
Il n'est point de poteaux,
Il n'est point écriteau,
    Borne tracée.

A son gré l'oiseau vole,
Sans guide et sans contrôle
L'air, les cieux sont à lui.
Et le soleil qui luit
    Et tout l'espace.

Le monde est à la bête,
Non par droit de conquête,
Mais par ordre divin
Que, pour lui, l'être humain
    Rature, efface.

Rêves d'Avenir

Quand donc disparaîtront les tracés convenus
Faits par des criminels qui, partageant la terre
Au gré de leur caprice, au mépris des vaincus,
Du monde, ont aboli ce divin nom de frère ?

Quand donc, honni de tous, le voleur blasonné
Devra-t-il au travail, comme le prolétaire,
Demander sa pâture et le pain si sacré,
Pour lequel s'avilit la sublime misère ?

Quand, repus jusqu'au cou, ces ogres affamés,
Auront-ils assouvi dans les lèvres saignantes,
De la blessure affreuse et les corps transpercés
Des soldats expirants, leurs rages répugnantes ?

Enfin, quand, pour toujours, le monde transformé,
La science brillant tranfigurant chaque être,
Le pays sans frontière et l'homme ayant brisé
Ses chaines faites d'or, n'aura-t-il plus de maître ?

Comme l'aigle royal, quand pourra-t-il planer
Des célestes hauteurs et, superbe de gloire,
Pourra-t-il s'enfouir dans le ciel azuré,
Ignorant toute entrave et chantant sa victoire.

Et quand, d'un monde à l'autre et par-dessus les mers,
Tendera-t-il la main à l'homme noir ou jaune
Et quand scellera-t-il de fraternels baisers
Cette sainte union, que le poète prône ?

Quand, futiles tronçons, verra-t-on refondus
En bêches, en socs durs, tous les monstres de guerre ?
Quand, pour jamais enfin, verra-t-on confondus
En frères bien-aimés, les hommes sur la terre ?

Quand ennobli l'effort, tous les blasons ternis,
Effondrés les donjons, la raison souveraine,
Le labeur estimé, les dogmes éclaircis,
La caste ridicule et la science reine ?

Gloire aux Prolétaires

A. — PENSEURS

Homme de la pensée, ô sublimes poètes.
Flambeaux ardents
Philosophes, rimeurs souvent divins prophètes
Si prévoyants,
Gloire à tous vos efforts, à votre esprit lucide
Aux yeux profonds !
Honneur au penseur droit, notre vénéré guide,
Dans ces bas-fonds !
Que gloire soit rendue aux sapeurs des régimes
Des anciens temps,
Que toujours soit béni le redresseur des crimes
Des rois croulants !

B. — INDUSTRIE

Je célèbre l'enclume et la blouse noire
Du forgeron :
Je soulage la peine et claironne la gloire
Du tâcheron :

J'éponge sa sueur et, sur son front je pose
Un doux baiser.
A lui toute la gloire et pour lui seul la rose
De chevalier !
Au péril à courir il lui faut une place
A lui toujours,
A lui dans tout, partout, la valeureuse audace
De tous les jours !

C. — MARINS

Je chante le marin et le mousse intrépide,
Les matelots,
Tous ces déshérités, au regard si limpide
De doux héros !
Les pêcheurs pleins d'audace et la sublime épouse
Priant pour eux.
Pendant que sur la mer, l'inconstant destin pousse
Leur valeureux
Pauvre petit navire, au gré de la tempête
Et du courant.
Ils semblent mépriser le flot qui les déjette
Sur son flanc.

D. — MINEURS

Honneur à toi mineur, habitant des lieux sombres,
Noirs soupiraux
Qui rempliraient d'effroi tous les oiseaux des ombres
Et les corbeaux :
Oublieux des dangers du grisou qui te guette
Asphyxiant,
Tu travailles, serein, sans que rien ne t'inquiète
Si, largement,
Tu peux te procurer, pour la tendre couvée
Qui te le rend
En doux baisers le soir, la miche désirée
De pain bien blanc.

E. — PAYSANS

Doux paysan, reçois, toi le sûr auxiliaire
De tous les jours
De Pomone et Cérès l'expression entière
De nos amours :
Le plus profond respect à la sainte charrue,
Au bœuf pesant,
A la tranchante faux, à la herse crochue,
Au soc luisant !
Que saintes soient pour nous les gouttes bienfaisantes
Qui, de son front
Tombent sur ton outil, de là, rebondissantes
Dans le sillon.

F. — A TOUS

Je proclame la gloire et fais aphothéose
Du tâcheron :
Tâcheron du marteau, tàcheron de la prose,
Homme du fond
De l'inhumaine échelle et de la bourgeoisie,
Du vieux blason
S'il produit et s'il peine laisse de sa vie,
Dans le vallon.
Mais je hais le viveur, immonde parasite
Et faux bourdon,
Encombrant le rucher, répugnant sybarite,
Caméléon.

Titre de Gloire

Si les grands bois touffus ont livré leurs secrets
Si les fauves hurlants ont quitté les forêts,
Si le chêne hautain et le hêtre superbe
Ont livré leur squelette à la hachette acerbe,
Et, si la branche brûle en joyeuse flambée,
Nous le devons
A la cognée
Des bûcherons.

Si d'énormes palais, d'écrasants monuments,
Si de brillants hôtels, des temples imposants,
De modestes réduits abritent la faiblesse
Du pauvre et du richard, contre l'âpre rudesse
De la saison des froids, sanctifions la pelle
Du tâcheron,
Et ta truelle,
Brave maçon !

Les cratères fumants, bourrés du charbon noir,
Producteurs infernaux, horribles à voir,
Ne fusionnent le fer, ne façonnent les chaînes
Et n'étirent les rails filant comme des veines,
Que parce que le fond de la mine meurtrière
Ne trouble point
Ton âme fière,
Mineur borain.

Sur l'océan lointain et si jusques aux cieux,
D'innombrables vaisseaux, des oiseaux gracieux,
Voguent impunément, audacieusement planent,
Si la mer est à nous, si les guerres profanent
Monoplans et vaisseaux, l'invention souillée
Est un fleuron
Pour la pensée
Du tâcheron.

Habitants de la ville, artistes, écrivains,
Vous, riches heureux, vous, blasés libertins,
Coquettes, viveurs, puissants de la finance,
Vicieux désœuvrés, et toi, noble arrogance.
Savez-vous bien que, sans la bêche sacrée,
Vous n'auriez point
Une bouchée
Pour votre faim ?

Si le ciel encor noir a bien des éclaircies,
Et si des jours heureux ne sont plus utopies,
Si l'homme se connaît et comprend sa valeur,
Ne subit plus le joug de son ancien seigneur,
C'est l'écrivain
Qui fit encore
Cette œuvre sainte.

Conseils

Prolétaires sacrés, debout, levez la tête,
Et, de vous-mêmes fiers, grands de votre conquête,
Revendiquez vos droits, les plus beaux, les plus forts,
Et, d'un chant triomphant, claironnez vos accords.

Pauvres déshérités, forgeurs de la richesse,
Vous, la grande force et la seule noblesse,
Allons, courage, alerte, et, la main dans la main,
Au brillant avenir, déblayez le chemin.

Convaincus de vos droits, conscients de votre force,
Bien haut levez le front, et que chacun s'efforce
De pousser à la roue et de traîner le char
Au haut de la colline, où flotte l'étendard

Décrochez ce drapeau que brandit votre maître,
Et qu'autour de ses plis, tous, comme un seul être,
Le clairon vous rassemble au moment de lutter.
Mais, toujours avec droit, réclamez, protestez.

Travailleurs malheureux, ayez foi dans vos guides
Qui, voulant éviter des combats fratricides,
Vous commandent le calme et cherchent à draîner
Le grand effort courant au succès assuré.

L'avenir est à vous et sans sang et sans lutte
Si vous êtes unis par la flamme qui lutte ;
Mais toute chevauchée en pays inconnus
Est l'entreprise folle, aux résultats perdus.

De vos nobles sueurs que la goutte à la goutte
Tous les jours et partout, l'une à l'autre s'ajoute.
Forme le torrent, dont l'indomptable cour
Ne recule jamais et vers le grand but court.

Chassez les imposteurs et sortez de tutelle !
Que vos cœurs soient brûlés d'une flamme nouvelle !
De la grande victoire, ayez le cœur serein,
Car l'étoile reluit au bout du grand chemin.

Moyens

Des ravins qui zigzaguent dans les plaines,
De la rigole émergeant des fontaines,
Des ruisselets limpides et chantants,
Recueillez tous les humbles courants.

Pour semer il vous faut beaucoup de graine!
A bas l'orgie ! et que votre quinzaine
Laisse une part pour les combats latents !
Il faut semer au prochain printemps !

Grands et petits, apportez votre obole !
Tout sacrifice ennoblit, auréole !
L'effort commun assure le succès
Et le bon droit gagnera son procès !

Acceptez tout : bras puissants pour la lutte,
Cœurs généreux qui consolent la chute,
Pensée ardente, exhalant les grands mots,
Brûlante tête, allumant les falots !

Acceptez tout : cotonnade et charpie,
Sabres, mousquets pour la grande partie.
Le Louis d'Or du riche généreux,
Le petit sou de tous les miséreux !

Recueillez tout : poignards à grande lame,
Poudre, fusée à la subite flamme :
Ne sortez point ces instruments d'horreur
Que si la force employait la terreur.

Recueillez tout : voix de l'expérience,
Courage et feu brûlant l'adolescence ;
Il faut toujours des soldats aux combats,
Des chefs réglant le dernier branle-bas.

Recueillez tout : les conseils de prudence,
Les mots sonnants, exhaltant la démence ;
Car dans la lutte, il faut parfois marcher
Sans réfléchir au péril affronté.

Et que de vous, pas un seul ne déserte !
Il faut lutter si la lutte est offerte !
S'il faut rougir le sol de votre sang,
Rougissez-le dans un sublime élan !

Allons, courage, et gardez votre calme !
Vous cueillerez une superbe palme !
Le peuple est fort, et toujours imbattu,
Quand le droit marche avec lui vers le but !

Tournez vos yeux vers les puissants empires
Qui, tenant prêts régiments et navires,
Ne craignent pas l'attaque du voisin,
Organisant un attentat soudain.

Comme eux, soyez toujours prêts à combat-
[tre !
Montrez que rien ne pourrait vous abattre !
La grande force est dans votre union !
C'est le grand mot de notre vieux lion !

Monde futur

Dans le lointain, la rayonnante aurore
Remplit le ciel de son feu qui le dore,
Et ses rayons, des sillons fécondés,
Feront surgir les fruits auréolés
De la fraternité.

L'astre éclatant, de sa brillante flamme,
Eclipsera la funèbre oriflamme
Qui jette encore ses reflets menaçants.
Le feu de paix, de ses charbons ardents,
Bientôt l'aura brûlé.

Le spectre affreux de l'âpre faim hagarde,
Du combattant l'ignoble hallebarde,
Vont disparaître ! On verra la bonté
Rayonnante, au monde s'imposer,
En transformer la face.

Les temps nouveaux porteront l'étincelle
Au vieux débri qui branle et qui chancelle,
Consumeront, feu générateur,
Des anciens jours, le vieil esprit frondeur
De caste contre race.

A l'horizon de la terre promise
On aperçoit, mais encore indécise,
La rive verte et les fruits alléchants
De cet éden, mettant aux combattants,
Du courage dans l'âme.

Le brillant phare, au fond de la nuit sombre,
Comme l'étoile au navire qui sombre,
Montre la voie et, vers le port sauveur,
L'anse tranquille, il fait signe au malheur
Se guidant sur sa flamme.

Plus de liens, et jamais plus de chaînes !
Et nos enfants, ignoreront les haines,
Verront fleurir l'amour entre voisins,
Suivront la loi des préceptes divins
Prêchant l'égalité.

Recueilleront les fruits des âpres luttes,
Pourront trouver dans les cendres des chutes,
Les noms bénits, des sublimes joûteurs,
Guides divins, vers les blanches hauteurs
Brillant de vérité.

L'abjection de l'antique servage,
Le galon d'or et le vieil apanage
D'un blason vain, seront de vieux récits
Que l'avenir fera faire à nos fils
Dans les grandes soirées.

Hommes nouveaux, ils auront l'âme fière !
Sans freins, sans lois, auront la terre entière
A leurs désirs ! la lutte qu'on verra,
C'est la vertu, brûlant de son éclat,
Les âmes timorées.

Le bien, le beau, dans une sainte guerre,
Voulant régner tous les deux sur la terre,
Consumeront les funestes débris
Barrant encore les sentiers à nos fils
Vers le grand idéal.

Le bien, le beau, de leur brûlante flamme,
Sanctifieront le corps, le cœur et l'âme ;
Dans les cieux bleus, étoiles du matin,
De leur éclat traceront le chemin
Du grand amour final.

Le bien, le beau, rayonnant de lumière,
Embrasant tout, d'une ardeur justicière,
Le réduiront en informes débris
Dont surgira l'édifice aux lambris
Resplendissant de gloire.

Le jour paraît de la belle utopie !
Car, c'est fatal, qu'une idéale vie
Doive sortir des sublimes combats,
Du sang, des morts des grands apostolats
Célèbres dans l'histoire !

Car c'est fatal, que toutes ces ruines,
Seront l'humus des vivaces racines
De l'arbre fort, au feuillage puissant,
Donnant son ombre, au peuple rayonnant
De divine clarté.

Car c'est fatal que de toutes les pierres
Des anciens murs, et que de ces poussières.
S'élèveront de nouveaux monuments,
Glorieux blocs, faits des moellons croulants
Des temps de cécité.

Patience

C'est naturel,
Il faut toujours un guide
Au doux peuple timide ;
Ft c'est ainsi.
Que toujours un esprit
Porte le feu du ciel.

Oui, c'est fatal !
Quelque jour, la pensée
Claironnée et semée
Portera fruits,
Surmontera les bruits
Du séjour infernal.

Oui, c'est écrit !
L'esprit du grand poète,
Souvent divin prophète,
Doit rayonner.
Comme un flambeau sacré
Scintillant dans la nuit.

C'est d'ordre saint !
Dieu chargea le prophète
De faire la conquête
Des jours meilleurs,
Par les pures lueurs
De son regard serein.

L'étoile au ciel
Prévient la catastrophe ;
Ainsi le philosophe
Dans le péril,
Doit se montrer véril
Jusqu'au martyr cruel.

Et de son sang,
Germera la pensée
Qu'il a sanctifiée :
Arbre divin,
Puisant, dans l'humus saint,
Son aspect verdoyant.

Ils sont nombreux,
Tous ces hommes sublimes
Dorant les hautes cimes,
Des purs rayons
Auréolant leurs fronts
D'un nimbe radieux !

Le sang versé
Sera la sainte graine
D'une moisson certaine,
Que cueilleront
Nos enfants, quand ils verront
Le grain assez doré.

La floraison
Ne se fait pas si vite :
Le vent souvent l'agite
D'un souffle froid ;
Pourtant, le penseur voit
Frissonner sa toison.

Confiance

Brillant aurore
De l'avenir,
Le ciel se dore
Et fait pâlir
Le feu sinistre
Qui lève encor
L'affreux ministre
Sur l'autre bord.
Ta flamme pure
Rayonnera
Sur la masure.
La brûlera.

Temps vertueux,
Aube nouvelle,
De tes beaux feux,
Sainte étincelle
Qui grandira
Comme un bûcher
Tu brûleras
Le vieux cliché,
Tu purgeras
L'air empesté.
Engendreras
L'amour sacré.

O jours heureux,
Vie idéale,
Jours onctueux,
De paix finale,
Pourquoi mourir
Sans voir la flamme
Brûler, ravir
La dernière âme ?
Sainte lumière,
Pourquoi voiler
Ta face altière
Au cœur troublé?

Cœurs valeureux,
Les grandes luttes
Ont pour enjeux
Les grandes chutes ;
Sur ce débri
Prendra racine
L'arbre bénit
De paix divine :
Son tronc puissant
Dans la ravine,
Boira le sang,
Manne divine.

Le tâcheron,
L'homme de plume,
Le puissant front,
L'homme d'enclume,
Le prolétaire
Gagnant son pain,
Le solitaire,
De son burin,
Le grand artiste
De son pinceau.
Le vieux chimiste
De son fourneau ;

L'homme intrépide
De l'océan
Dont l'œil limpide
Brave le vent,
L'homme de peine
Et l'artisan,
L'homme d'arène,
Du sport ardent,
L'ami des joutes,
Et le coureur
Des grandes routes
Rempli d'ardeur ;

Tout ce qui pense,
Tout le labeur,
De la science
Et du grand cœur,

Toutes les joutes
De l'orateur,
Toutes les gouttes
Du laboureur,
Ce qui produit
Par la pensée
Ce qui remplit
Chaque journée.

A l'édifice,
Dont s'ornera
La grande lice,
Où chantera
La fin sublime
Du grand combat,
A cette cime,
Chacun aura
Porté sa pierre
Ou son moellon,
Ou la poussière
Pour le béton.

Sur la tablette,
Chacun pourra,
En sa vignette,
Qui restera,
Graver son nom
Dont l'auréole,
Comme un rayon
Sur la coupole
Eclairant l'ombre,
Rappellera
Le voile sombre
Qu'on déchira.

A chacun sa part

C'est à l'outil, c'est à la plume,
Au marteau dur, au burin fin,
Au fort pilon, comme à l'enclume
Qu'on doit ce ciel serein.

C'est au sublime solitaire,
C'est à l'artiste, au voyageur,
Au philosophe, au reliquaire,
Que revient cet honneur.

C'est à l'ouvrier de la grosse œuvre,
Au pic pointu du piocheur,
Au mineur noir, comme au manœuvre
Qu'il faut chanter un chœur.

Au musicien, au peintre habile,
Au capital bien employé,
A l'esprit sûr du grand chercheur
Que revient ce laurier.

Au grand savant, à l'œil sagace,
Au professeur dressant l'enfant,
Au cœur hardi, rempli d'audace
Qu'on doit un monument.

Ce fut la femme épouse et mère,
Au cœur brûlant de tant d'amour,
Ce fut le droit et sage père
Qui firent voir ce jour.

Vive l'outil !
Bénit soit-il !
Vive la glèbe !
Vive la plèble !

Vaillant lutteur
Bouillant d'ardeur
Vive l'audace !
Fruit de la race !

Merci pour nous !
Gloire pour vous !
Foule bénie !
De l'industrie !

C'est logique

Il faut qu'un jour germe cette semence
Qu'en les sillons, répandit la science,
Que le poète a chantée en ses vers,
Qu'on a partout et dans tout l'univers
A pleine main, abondamment semée,
Que le martyr de sa mort a sacrée,
Et que le Christ a béni en sa croix.
Dont les penseurs, tous unissant leurs voix
Ont proclamé au son de la trompette
Et tous prédit la future conquête
Par la parole et leurs actions.
Tous, confiants aux transformations,
Prophètes saints, incorruptibles guides,
Dans leurs écrits, solides pyramides,
Ont fait prévoir l'avènement heureux
Des jours bénis où l'homme vertueux
Ne sera plus sous la noire fécule,
Ni sous les lois d'un code ridicule.

Et c'est fatal, car il faut que le grain
Produise un jour, fasse le grenier plein.
Il faut une heure où la moisson soit mûre,
Où les épis ronds d'une graine dure,
Courbent le front, de leurs fruits, trop chargés,
Que leurs grains d'or, dans les sillons tombés,
Donnent le jour à la moisson future,
Comme au pays, où la riche nature
Donne ses biens, sans l'écrasant labeur
Que veut le sol du pauvre laboureur,
Et que la vigne, aux grappes alléchantes,
Laisse couler ses larmes séduisantes.

Oui, c'est fatal que, si tous les ruisseaux,
Tous les ravins et les puissantes eaux
Vont au torrent, il faut qu'un jour il rompe
Et jette bas le mur que l'ombre estompe.
Que vienne une heure où jettant son trop plein
Parmi la plaine il se trace un chemin.
Moment terrible !

Alors que l'aube brille,
Que monte au ciel le soleil qui scintille
De ses doux feux réchauffant l'arbrisseau,
Donnant le ton aux chansons de l'oiseau.
Chargeant les fleurs, émaillant la prairie.

De leur parfum, que l'oisillon pépie,
Que la campagne, aux riantes moissons,
A sa caresse, expose ses toisons,
Quand, à la brise, ondoyantes, frissonnent
L'herbe des prés, les branches qui bourgeonnent,
Qu'heureux de vivre en voyant tous ces biens,
L'homme sourit aux prochains lendemains
Et se prépare à sa divine tâche
Croyant en Dieu, sûr de ses jours sans tache,
Ne prévoyant que ses champs à faucher
Et son travail avant d'aller coucher,
Ayant toujours vécu dans ces parages
Content, heureux, s'il rentrait ses fourrages,
S'il souriait aux jeux de ses enfants,
S'il pouvait vendre un jour ses bœufs pesants,
Et voir courir, dans la grande prairie,
Vaches et veaux fruits de la métairie.

Tout à coup, retentit un bruit sourd et lointain.
... Il jette ses regards vers le beau ciel serein :
C'est comme le signal d'un ravageant orage.
Pourtant, à l'horizon, pas le moindre nuage.

A la voix qui mugit, au strident craquement
Du firmament qui tombe en un bruit déchirant,
Se mêlent tout à coup d'effrayants cris de femmes,
On dirait des démons que poursuivent des flammes,
Clameurs de désespoir, dont le son implorant
Domine tous les bruits, et bientôt on entend :
« Sauve ! Sauve qui peut ! Sa digue est abattue
Et son eau mugissante emplit toute la rue !
A nous ! A nous ! Où fuir, Grand Dieu ! Grand Dieu !
Au secours Vierge Sainte ! indique nous le lieu
Qui nous préservera de la vague meurtrière,
Et barre le chemin à l'affreuse rivière !

Hommes, femmes, enfants, s'enfuyant éperdus,
Ne peuvent que pleurer sur tous leurs biens perdus.

Mais le flot se rapproche et, dans sa vague noire,
Roulant tous les débris que saisit sa nageoire :
Arbres déracinés, vaches, veaux qui mugissent
Toitures en tronçons dont les poutres surgissent
Comme l'horible corne au front d'affreux taureaux.
Meubles dans tous les sens déjetés par les eaux,
De son grondement sourd, suit la foule fuyant
Des pauvres malheureux qu'escorte la camarde.
Enfin, de l'autre rue, un autre flot furieux
Gronde, accourt et vole et, dans son gouffre affreux,
Engloutit, d'un seul coup, toute la grappe humaine
Se tenant accrochée à la branche du chêne.

Puis, toujours mugissant, il poursuit ses méfaits
Jusqu'à ce qu'il ait pris le dernier des déblais.

C'est ainsi que fera notre vague furieuse
Quand elle aura rompu la digue vigoureuse.

